

Quelques jours plus tôt, un matin, le lieutenant Benoît Longe roulait à vitesse modérée sur la route sinueuse menant à Port-Vendres. Il avait quitté depuis peu la voie rapide de Perpignan, au niveau d'Argelès, pour prendre la route des vignes et surtout de la mer afin de se concentrer sur sa nouvelle enquête. Les virages, mémorisés depuis dix ans, lui permettaient de revoir la mer à bonne distance avec un soleil levant, sans éblouissement. Il conduisait sa voiture de service selon la norme, il souhaitait atteindre cet état de conscience le projetant dans un futur proche.

Il s'imprégnait des couleurs coutumières, sans cesse changeantes du paysage qui défilait sur l'écran de son pare-brise. En ce début d'été, sous le soleil, la végétation jaunissante accentuait le contraste de la terre avec le bleu métallique de la mer et le ciel d'azur.

Il prenait conscience que l'avenir n'était pas aussi déterminé qu'il le désirait.

Avec aisance, il avalait ces virages avant d'attein-

dre Collioure puis enfin Port-Vendres, pour son rendez-vous.

Le procureur avait sommé, hier, la réalisation de cet interrogatoire, plutôt cette prise de contact avec un dénommé Daniel Durand, d'un nom si commun qu'il fallait percer ce mystère. L'administration centrale avait identifié ce nom comme une anomalie dans le cadre d'une recherche mettant en cause la probité d'un homme d'affaire de renommée internationale. Mais bien sûr, le nom de celui-ci avait été omis volontairement dans le rapport.

Depuis la sortie de Perpignan, radio « bleurous », inscrit sur son tableau de bord, lui fit un fond sonore adéquat, dans un premier temps, pour mettre de l'ordre dans son esprit. La voie rapide, avait permis pendant sa phase de réveil de retourner dans tous les sens, les mots et maux depuis sa dispute d'hier soir avec Chantal, sa femme. Rien ne présageait cette sérieuse querelle, pourtant des traces du dialogue raisonnaient encore dans sa tête :

– «Mais t'es con mon gars !
Tu te fais bouffer par ton boulot !
Tu ne vis pas avec moi, tu es présent sans être là !
Tu ressembles à la commode de ta mère !

Pratique mais encombrante et silencieuse !

Je te jure...

– Arrête ! Arrête tes sarcasmes !

Tu vois bien que je suis fatigué !

Je ne peux pas tout te dire ! J'ai...

– Ne me fais pas le coup du secret défense !

Tes enquêtes ne sont même pas dans les faits divers du journal !

Tu te fous de moi ! T'as rien qui puisse justifier tes absences !

Ici, maintenant et quand tu n'es pas là !

– Putain ! Tu fais chier !

– Je fais mon possible pour rentrer le plus ...

– Tu m'as traitée de Putain !

Fais gaffe Benoît !

Je ne fais pas partie de tes relations de boulot !

– Arrête ! Arrête !

– Non ! J'arrête pas ! Moi aussi je suis fatiguée !

Je bosse moi aussi !

Et je ne suis pas comme cette commode merdique ! »

Un bref instant, Benoît crut qu'il allait éclater de rire et mettre fin à ce début de soirée très mal emmanché...

Avec un petit sourire en coin, se remémorant soudainement, la montée de cette fameuse commode dans l'escalier. Bloquée sur le palier du deuxième étage, ils avaient tous les deux, pouffé de

rire pendant de longues minutes, pris par la fatigue du déménagement de leur ancien appartement et l’emménagement dans le nouvel appartement, traverse Vauban. Nouveau nid, près des quais du même nom, de cet ingénieur et architecte militaire du XIX^e siècle qui édifia de nombreuses fortifications sur les terres catalanes.

Déménagement à deux, camion de location et tout et tout, comme un jeune couple qu’ils étaient...

– « Quoi Ma commode ! Elle est pratique Ma commode !

Tu l’as dit toi-même ! Tu te rappelles...

– Je me rappelle que tu m’as traitée de Putain ! C’est tout !

Et Ta commode tu peux en faire du petit bois !

Tu pourras chauffer le cul de tes relations... »

Rien n’arrêta Chantal partie dans une colère noire et quand l’acrimonie s’était installée insidieusement dans les propos, plus rien ne les retint tous les deux dans la tourmente de cette scène. C’était leur première prise de bec critique.

Les derniers mots encore en écho et résonance dans sa tête...

– « Benoît ! Tu m’emmerdes, t’es qu’un connard qui se prend au sérieux !

Je vais faire un tour, pour voir tes putes et leur demander de venir te rendre une petite visite !

– « Je t'en prie arrête ! Et puis, merde, je vais me coucher... »

Chantal partit, bien sûr en claquant la porte, ne revint que tard dans la nuit, sans rejoindre leur chambre. Benoît après un nombre incertain de verres de banyuls dormait en ronflant, sûrement en travers du lit. Chantal ne le vérifia pas, les yeux gonflés elle s'allongea sur le convertible de la chambre dite d'ami. C'est vrai, elle bosse dur comme infirmière. Après les pleurs, la fatigue la rattrapa et elle s'endormit enfin.

Le réveil sonna à six heures trente, le temps pour Benoît de sortir de sa nuit, si noire, pleine de mauvais rêves qu'il essaya de les évincer, en se rasant. Il espérait les enterrer avec le rituel de la préparation de ses affaires.

Il décida enfin pour fuir sa mélancolie, ressentant le soufre résiduel ambiant de l'appartement, de prendre un café sur les quais. Tout cela en fin de compte pour ne pas réveiller Chantal, ne pas occasionner de bruit car il aspirait à être seul au début de cette journée.

Chaussé de ses nouveaux mocassins, il récupéra sur la mythique commode le dossier de l'homme poignardé quelques jours auparavant à la fête de la

musique d'Argelès, ainsi que le fameux rapport du ministère de l'intérieur.

Rapport arrivé hier par message informatique sécurisé au commissaire principal, remis en main propre dans le bureau de son chef. Mention « enquête confidentielle » avec consignes doubles de Fernand Costes commissaire principal, et du procureur. Celui-ci avait reçu vraisemblablement le même type de correspondance mais pas du même ministère, le commissaire lui avait rapporté ses instructions.

Préservant son rite, il prit tout le nécessaire pour bosser correctement, son téléphone portable, qu'il ralluma et vérifia la messagerie : rien. Son MP3 enregistreur, son GPS mobile, les jumelles et son petit cahier « moleskine » pour les notes. Malgré le progrès il se devait d'assurer ses arrières, car en cas de défaillance des piles, il s'accommoderait de moyens classiques par l'écriture des faits.

Il mit tout son matériel dans son cartable comme un bon enseignant. Il finit par s'habiller avec une chemise de coton, grise, manches courtes, assortie avec son costume de lin léger, couleur sable. Il aspirait à rester chic, mais surtout avoir une veste pour dissimuler son arme, lors de ses déplacements à l'extérieur malgré l'été qui s'installait.

Maintenant qu'il alternait les derniers virages avant Port-Vendres, il devrait s'accorder un peu de répit pour préparer l'entrevue, selon des instructions assez simples :

– « Prendre un rendez-vous avec Monsieur Daniel Durand, le prétexte étant une carte grise falsifiée avec le même nom. Mais que bien sûr son véhicule n'est pas en cause. Lui faire comprendre qu'il en résulte une affaire extrêmement grave de trafic de drogue. Cela nécessite de l'entendre, de voir sa voiture pour une vérification d'usage, ceci sans mettre en doute son honnêteté. Il est indispensable de vérifier sur place afin de permettre à l'enquête de se poursuivre. »

– « Attention, il est vrai que sa carte grise est douteuse concernant le nom, mais on ne sait toujours pas pour quelles raisons. Surtout, pas d'interpellation, juste observer le comportement, les réactions et rapporter. »

Voilà pour le procureur, pour le big boss, c'était encore plus simple :

– « Benoît, comme vous le savez, c'est vous qui êtes affecté aux communes du littoral pour la Police Judiciaire, donc je ne change rien, sauf que c'est moi qui dirige l'enquête. Vous me rendrez compte personnellement. »

Depuis son bureau, Benoît avait pris rendez-vous téléphoniquement avec Daniel Durand rapi-

dement. Celui-ci était chez-lui, il devait repartir le lendemain pour plusieurs jours, à dix heures, pour une visite familiale. Ainsi, le lieutenant avait fixé l'heure à huit heures du matin. Daniel Durand lui avait précisé que cela ne le gênait pas, « il faut bien que les choses se fassent », Benoît Longe nota un léger frémissement dans la voix.

Avec les affres d'hier soir, Benoît, n'avait pas relu dans le détail le rapport de six pages. Il devait se focaliser sur cette nouvelle enquête avant de garer sa voiture, Boulevard du 8 mai 1945, en prolongement de la place Castellane, à Port-Vendres, lieu de sa première rencontre avec Chantal il y avait maintenant dix ans.

A cette heure, il n'avait pas souffert de la chaleur. Au préalable il avait pu faire un détour par la route maintenant tortueuse depuis Collioure et s'arrêter facilement, sur la petite aire, au pied du fort St Elme. Début juillet, la route n'était pas encore encombrée.

Depuis l'habitacle de sa voiture avec une vue dominante sur Port-Vendres, il put parfaire sa concentration et préparer son matériel d'enregistrement.

Le MP3 n'émettait pas de bruit et il avait une excellente qualité d'enregistrement sans micro rap-

porté, simplement posé au fond de sa poche. Dans l'autre poche, il plaça le cellulaire pour équilibrer le tombé de sa veste.

Il aimait ces moments avant de découvrir un nouvel interlocuteur, peut être un adversaire. Il se prenait à croire en sa destinée de redresseur de torts, de justicier armé afin de maintenir le bien être de la société. Il avait l'âme d'un pédagogue qui adaptait ses leçons en fonction de la déviance des suspectés. Il rappelait le droit chemin de la loi et déterminait l'importance des sorties de pistes.

Le rappel à la loi et à l'ordre était le fondement de son métier. En revanche, il avait des doutes sur les moyens à mettre en oeuvre au regard de son salaire qui n'était pas à la hauteur de sa tâche.

Conscient de son rôle, il connaissait aussi les limites de l'humain. Etre juste, nécessitait une abnégation sans fin.

Fringué de son costume et de son cartable, Benoît, en éveil, maintenant sur place, sortit non-chalamment de sa voiture.

La façade de la maison de pêcheur de Daniel Durand était refaite depuis peu.

Il sonna, la journée commença enfin.